

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input checked="" type="checkbox"/> Continuous pagination/
Pagination continue |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Includes index(es)/
Comprend un (des) index |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient: |
| <input type="checkbox"/> Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: | <input type="checkbox"/> Title page of issue /
Page de titre de la livraison |
| | <input type="checkbox"/> Caption of issue /
Titre de départ de la livraison |
| | <input type="checkbox"/> Masthead /
Générique (périodiques) de la livraison |

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

L' Abeille.

13ème Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur.”

13ème Année.

VOL. XIII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 23 OCTOBRE, 1879.

No. 6.

Vivat dulcis Alma Mater.

Chant composé à l'occasion de la visite de Son Honneur le Lieutenant-Gouverneur à Ste-Thérèse.

Au loin vibrez sous vos ombrages,
Vibrez, échos de nos bocages ;
Résonnez, plaines de l'éther.
Tout chante ici dans la liesse,
Dans les transports de l'allégresse :
Vivat dulcis Alma Mater.

Il partit jeune encor sur la mer de ce monde,
Plein de projets brillants, de courage et d'espoir,
Lançant vers l'inconnu sa barque vagabonde
Loin des rives en deuil du maternel manoir.
Vingt ans passés, guidé par la reconnaissance
Et le doux souvenir de ses jours d'écolier,
Il vint, de cette plage où coula son enfance
Revoir avec bonheur le port hospitalier.

Comme Ulysse autrefois, poursuivant la sagesse,
Il visita les mœurs de cent peuples divers ;
Il vit du vieux Québec l'antique forteresse
Et du golfe géant les monts nus et déserts ;
Il vit dans sa splendeur ce royal promontoire
Que baigne l'Ottawa bouillonnant en ses bords :
Partout, dans leurs conseils, et forum et prétoire
De ses avis puissants ont requis les supports.

“ Que le Ciel, lui disait sa Mère Bienfaisante,
Enfant, veille sur toi ; l'abîme a tant d'écueils,
On court tant de périls sur la vague écumante,
Les flots ont englouti tant de jeunes cerqueils. ”
— Dissipe tes frayeurs aujourd'hui, tendre mère,
Tes conseils et ta foi l'ont sauvé de tout mal ;
Sur ce vaisseau béni que suivait ta prière
Il partit jeune mousse, il revient amiral.

JOANNES.

Petits problèmes.

LAUTREC A BAYARD.

Québec, 31 août.

L'analyse que tu m'as envoyée est propre à me faire réfléchir. Aussi le soir sur la terrasse Dufferin ou Frontenac suivant les amis de la domination française, ou sur la plate-forme, appellation vulgaire qui l'emportera peut-être sur toutes les opinions, je me représente le gouvernement représentatif comme un vaste jeu d'échecs. Je place les noirs d'un côté à Québec et je place les blancs à Lévis. Je vois se dérouler les rois, les tours, les cavaliers. Il y a des pions en foule et peut être quelques fous par endroits, et la reine, c'est l'éloquence. Lorsqu'elle est fatiguée, elle se contente du costume de l'intrigue. Et je me dis que tout ce monde doit coûter bien cher au pays. Et je me dis qu'il doit y avoir bien des indiscretions quand chacun parle tout haut. Et je me dis que si les joueurs sont d'égale capacité, la force d'un côté est égalée par la résistance de

l'autre et que les mesures ne doivent pas avancer vite.

J'admets, comme tu le vois, des côtés sombres dans notre forme de gouvernement. Et pourtant, s'il s'agissait de choisir, il est probable que je n'en voudrais pas d'autre. Je fais abstraction de mon petit emploi, du moins je m'y exerce, et il me semble qu'après tout, cette forme est propre à donner satisfaction au plus grand nombre possible de citoyens. Ceux qui aiment la monarchie la retrouvent amoindrie sans doute, mais ayant la même majesté, la même étiquette et le même entourage imposant et fastueux. Si le roi ne gouverne plus, en revanche il est impeccable, et, s'il a des talents supérieurs, il est difficile qu'il n'exerce pas dans l'Etat une sérieuse influence. Si sa volonté est moins puissante, elle est aussi moins exposée à être exploitée par des courtisans égoïstes autant que flatteurs, et ses caprices rencontrent un obstacle. La tutelle qu'il subit préserve la dynastie de régence bien orageuses.

Ceux qui voudraient d'une aristocratie où tout serait décidé par les anciens, par les meilleurs, peuvent admirer la sagesse en cheveux blancs donner dans la Chambre Haute des avis qui ne manquent pas d'un certain poids surtout lorsque les sénateurs veulent user jusqu'au bout des privilèges que la constitution leur reconnaît. Puis les amis de la vie publique, les admirateurs des tribuns, les hommes qui redoutent les empiétements des princes et qui sincères ou non, paraissent pleins de sollicitude pour les intérêts de la foule, du bas peuple, ceux-là trouvent aussi bien que dans une démocratie place pour l'éloquence, protection pour les plus humbles citoyens et une carrière ouverte à tous les talents dans toutes les conditions de la vie.

Les hommes d'action, d'initiative et de progrès peuvent avoir leurs condées franches et faire valoir leurs projets. Les hommes circonspects, ennemis des nouveautés peuvent s'opposer aux mesures dont ils redoutent les conséquences. Les hommes qui aiment l'unité, la force, la centralisation peuvent une fois au pouvoir organiser les choses à leur goût, imprimer une direction, contrôler les individus, stimuler leur inertie et guerroyer contre la routine. Ceux qui au

contraire craignent le monopole, l'accaparement au profit d'une ligue, qui ont plus de souci pour les intérêts individuels que pour ceux de l'Etat, ceux-là ont pleine latitude pour sauvegarder les intérêts qu'ils croient menacés. Enfin les aspirations et les appréhensions légitimes peuvent se produire au grand jour. Cette diversité d'influences enlève peut-être aux grands hommes leur rapidité d'action, mais elle assure à la nation une direction sage et cette *aurea mediocritas* qui pour les peuples est plus désirable que la gloire. Puis les hommes politiques étant exposés à changer de rôle, ont un intérêt personnel à ne rien exagérer. Autrement ils pourraient se forger des chaînes pour le temps où ils jeûneront dans l'opposition, ou se couper les ailes pour les jours heureux où ils domineront dans la sphère du pouvoir. Je comprends cela d'autant mieux, moi, que ma position me fait comprendre qu'il y a en moi deux hommes, l'employé et le citoyen ; et j'ai mon pauvre génie naturel doublé de l'esprit de bureau. Bien entendu, je ne te confesserai pas lequel est le plus faible.

De plus, ce n'est pas peu de chose que de donner à tous les parleurs l'occasion d'exprimer tous leurs griefs, de laisser aux mécontents l'opportunité de gémir aussi haut qu'ils voudront et de fournir une soupape à l'élément inquiet, tapageur qui se rencontre à peu près dans chaque pays. Ce n'est pas peu de chose que de pouvoir dire aux hommes de talent qu'avec de la prudence, ils peuvent un jour ou l'autre, chacun à son tour, posséder un portefeuille et qu'en attendant, tirailleurs formidables, ils peuvent exercer un contrôle efficace et faire éviter plus d'un écueil. Enfin, tu dois le savoir, toi qui aimes tant à scruter les raisons des choses : il n'y a pas de défaut dans ce qu'on aime. Or bien que je sois fort paisible pendant les élections, j'aime beaucoup le spectacle de la vie publique. Et comme beaucoup aiment à suivre les drames parlementaires, c'est encore une classe d'hommes ou plutôt un groupe important de la société qui trouve dans les diverses galeries des Chambres une noble satisfaction. Louis XIV en personne nous serait-il annoncé comme monarque, plus d'un et plus d'une regretterait les joutes parlementaires. “ La solennité, dit un auteur, n'est pas l'in-

térêt." Comme tu es jeune encore, tu pourras réfléchir sur les formes du gouvernement. Je ne veux point t'imposer ma manière de voir.

Puisque te voilà rendu au Petit-Cap, je t'enverrai encore des questions plus ou moins fantaisistes. Mais en te reposant du voyage, fais-moi donc un peu connaître le profil et l'histoire de ce Petit-Cap.

LAUTREC.

L'Abuille.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 23 OCTOBRE 1879.

Par monts et par vaux.

Un léger croquis d'un type connu, le flâneur, semble nécessaire avant de lâcher la bride à notre plume et de galoper au milieu du sujet.

Voyez cet homme. Il sort de chez lui, consulte sa montre et part rapidement. Il n'a que le temps de se rendre à son affaire, on lit dans ses yeux l'honnête désir d'être exact. Bientôt cependant ses regards se laissent séduire par les brillants étalages des boutiques où les diverses scènes des rues. La marche se ralentit. Rencontre-t-il alors quelques musiciens ambulants, bien que chez lui le son d'un instrument quelconque l'agace, il s'arrête, écoute, battant la mesure avec son parapluie. Puis ce sont les affiches multicolores qu'il lit avec un vif intérêt ; c'est un monsieur vêtu de noir et vendant des remèdes capables de guérir immédiatement les maladies les plus graves qu'il écoute, bien qu'il soit en parfaite santé ; ce sont des gens attroupés et regardant au milieu de la rue où il n'y a rien qui l'arrêtent. Il demeure là avec persistance quoiqu'il ne comprenne rien et finit par apprendre que, il y a un quart-d'heure, quelqu'un a failli se faire blesser par une voiture en cet endroit et que tous ces gens sont comme lui des flâneurs. Sachant maintenant que nous sommes légèrement atteint de cette manie, vous pouvez comprendre comment n'étant ni actionnaire, ni marchand, ni directeur de banque, nous nous sommes trouvé au beau milieu de la turbulente Basse-Ville, au-dessus de laquelle plane le dieu du commerce, grave comme un chiffre et soufflant sans cesse dans la trompette retentissante de la réclame.

Quoique son activité soit bien diminuée c'est encore le quartier le plus remuant le plus affairé de la ville. En se promenant dans ses rues, on se rappelle cette épître d'Horace où il est parlé des embarras de Rome. On ne voit que camions chargés de lourdes pièces de bois et péniblement traînés par des chevaux

courbés sur le collier, pesants tombeaux menés à bride abattue, et faisant un bruit d'enfer, chars urbains débordant de monde, *calèches* qui circulent au milieu de tout cela se dandinant sur leurs grands ressorts et effleurant des extrémités de leurs couvertures semblables aux ailes de quelque gros oiseau de proie les façades noircies des maisons.

Par intervalles éclate dans l'air le cri strident d'un bateau à vapeur dominant le bruit des voitures et les claquements retentissants des fouets au moyen desquels les cochers entretiennent ceux qu'ils mènent dans la douce illusion que le cheval est ventre à terre.

Les nombreux piétons qui circulent autour de vous, portent sur leurs visages les signes de vives préoccupations et n'échangent entre eux qu'un coup d'œil distrait.

A travers les vitres noires de poussière on ne voit que les pâles silhouettes d'employés, courbés sur les livres et dressant fiévreusement de longues colonnes de chiffres, ou bien un affiche annonçant un *immense sacrifice*. Il est à remarquer que, dans le monde commerciale, on a un amour un peu exagéré pour le sacrifice. Au moindre événement, un déménagement, la réception de marchandises par exemple, on se croit obligé de faire quelque *grand sacrifice*.

Au dessus de cette foule compacte qui s'agite, se penchent les vieilles maisons, creusées par la pluie, noircies par le temps, avec leurs fenêtres semblables à autant d'yeux curieux et mornes.

Elle semblent se pencher ainsi les unes vers les autres pour causer et rire de tout ce tumulte. C'est qu'elles en savent long sur la vie et les hommes, ces vieilles masures. Combien de gens n'ont-elles pas vus, saisis par la fièvre de l'ambition, séduits, entraînés par le miroitement de l'or et les riantes fantômes, de la fortune se jeter dans le tourbillon dévorant des affaires, jeunes d'abord rieurs et confiants, puis blanchis, ridés, meurtris par les soucis, cassés par les années, jusqu'à ce qu'enfin ils aient descendu pour la dernière fois leurs escaliers vermoulus, couchés entre quatre planches de sapin portés par des hommes noirs. Quel est le moraliste qui a usé sa vie dans l'étude du cœur humain, qui en connaît plus sur l'homme que ces murailles croulantes qui ont vu naître et mourir tant d'hommes, qui ont contemplé tant de drames. Elles ont bien raison ces vieilles maisons, de rire de tout ce brouhaha, drapées dans leur murs delabrés comme Diogène dans ses hailons.

Voilà qui est quelque peu lugubre. Encore une remarque cependant avant de finir. On dit que Québec a la physionomie d'une ville du moyen-âge. C'est à la Basse-Ville surtout que cette

ressemblance est plus saillante. Ses maisons aux pignons pointus, ses rues noires tortueuses, étroites, ses trottoirs en mauvais ordre, où l'on ne peut mettre le pied sur le bout d'un pavé sans que l'autre bout, par esprit de contradiction évidemment, ne saute en l'air, lui donne un caractère original. Et c'est quelque chose par le temps qui court que l'originalité.

En vous promenant dans ce quartier à l'heure où les ombres

Du faite des maisons descendent dans les rues, ne vous vous êtes-vous pas sentis transporté plusieurs siècles en arrière ? Ne pensiez-vous pas voir à tout moment déboucher d'un carrefour obscur une brillante cavalcade de gentilshommes, resplendissants de velour et d'or, caracolant avec grâce sur des chevaux pleins de feu, portant des faucons sur leurs poings et suivis de fous aux costumes bariolés, de pages remplissant les airs des sons éclatants du cor, des lueurs rouges et vives des flambeaux.

Si jamais vous n'avez eu ces visions brillantes du passé en parcourant notre ville, vous êtes privé d'une chose délicieuse, d'une chose qui prête des couleurs agréables aux objets les plus communs, qui fait trouver des jouissances dans les incidents les plus ordinaires de la vie : de l'imagination.

Nouvelles locales

M. Ths. Pampalon, avait été chargé d'examiner la carrière de marbre que possède le Séminaire à St-Joachim. D'après ses conclusions, l'exploitation de cette carrière serait dispendieuse, vu que la pierre n'est pas disposée en lits réguliers ; de plus ce marbre n'est pas très-pur et le grain n'en est pas très-fin : couleur grise tirant légèrement sur le bleu.

Evidemment ce lit de marbre est un des lits de calcaire métamorphique signalés dans la formation *laurentienne* par la Commission géologique du Canada. Le mica et le pyroxène qu'il renferme sont caractéristiques.

Samedi dernier les professeurs de l'Université et les prêtres du Séminaire sont allés à l'Hôtel du Gouvernement présenter une adresse de félicitation à Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur.

On a commencé la construction d'un toit temporaire sur les nouvelles constructions du Séminaire ; la partie de la maçonnerie qui doit être faite cette année sera finie dans quelques jours.

Nos amis de la petite salle ont fêté avec beaucoup d'entrain vendredi soir

l'anniversaire de naissance de l'un de leurs régents. Adresse soignée, chant délicat et suave, enthousiasme enlevant, tout a contribué à faire voir comment nos aimables confrères savent s'amuser sans oublier la reconnaissance.

Jeudi soir.

Jeudi soir, nous avons chômé la fête de St Edouard, patron de notre premier maître de salle. Comme toutes nos petites fêtes de famille, cette soirée a répandu une joie bien franche parmi les élèves de la grande et de la petite salle qui s'étaient réunis.

On avait préparé pour la circonstance un morceau dramatique composé par un ancien séminariste. C'est une jolie petite scène dont l'ensemble est très-intéressant et l'intrigue assez fortunée. Bersen est un gentilhomme assez riche, mais il est sourd. Cependant, tourmenté comme tous les autres par le besoin du bonheur et n'ayant aucun espoir dans sa guérison, il veut confier un trésor à un infirme comme lui. Rigaud allait encourir sa colère et être mis peut-être en prison, lorsque, par l'intermédiaire d'un serviteur, il se fait passer pour sourd ; c'était entrer, comme on dit, dans la manche de Bersen. Mais, voilà bien que celui-ci recouvre l'ouïe au moyen de l'appareil *acoustico-galvanique* (?) et alors il n'a que faire d'un sourd comme Rigaud. Or Rigaud, qui voulait à son tour garder pour lui le trésor de Bersen, n'a rien de mieux à faire que de recouvrer immédiatement la faculté qu'il n'avait pas perdue. Tout nuage disparaît et le bonheur est au comble.

Les différents personnages ont trouvé d'habiles interprètes dans MM. E. Tardivel, E. Verret, I. Labrie, E. Roy et A. Létourneau. Qu'ils reçoivent nos félicitations.

La partie musicale a droit, comme toujours à une grande part dans l'agréable de cette soirée. Outre les magnifiques morceaux "De Navarre à Milan," "N.-D. de Lourdes" exécutés par la Société Ste-Cécile, nous avons joui des suaves compositions "Le Loup et l'Agneau" et "la Forge," si mélodieusement exécutées par la Société Orphéonique.

Puis un morceau a été déclamé par M. P. Bédard : voilà pour cette petite soirée qui a été fort goûtée et n'a laissé qu'un regret celui d'avoir passé bien vite, bien vite, comme passent d'ailleurs toutes les joies d'ici bas, diraient les moralistes.

A. G.

Société Laval.

Dimanche dernier, M. J. St-Amand, élève de Philosophie, reçu le soir même membre de la Société, nous a donné une

lecture sur le Canada. L'étude de M. St-Amant est un de ces travaux sérieux qui unissent avec succès l'utile à l'agréable. C'est comme un croquis des beautés et des grandeurs de notre passé et des espérances de l'avenir. Après avoir esquissé à grands traits les trois nobles figures des Plessis, Morin et Lafontaine, dont le Canada est si fier ; après nous avoir montré l'Union ses antécédents et les faits qui l'ont suivie, l'auteur nous fait voir les luttes du présent. Il stigmatise à bon droit tout ce qui tend à faire de la politique actuelle comme une espèce d'autel où l'on ne sacrifie qu'au dieu de l'égoïsme. A ce malheur, dont l'effet immédiat est de paralyser tous les nobles efforts et d'amener la chute ou du moins l'affaiblissement d'un peuple, il y a un remède et un remède très-efficace : l'étude du passé et une science sérieuse qui nous fournisse des armes pour cette part de la lutte que la Providence nous réserve.

La Société Laval évidemment est le siège d'une grande activité.

Premiers.—

Physique.

E. Chouinard, } Machines et pe-an eur.
H. Lessard, }

Mathématiques.

N. Angers, } Philosophie.
J. Beauset, }
J. St-Amant. }

Rhétorique.

A. Létourneau, } Version latine.
Seconde.

Vers latins.

E. Taschereau, }
Quatrième.

Thème latin et éléments grecs.

S. Bernard, }
J. Gingras, H. Goulet, E. Fréchette, C. Proulx.
T. Trépanier, C. Simard, } Eléments grecs,
Cinquième.

Exercice français.

G. Côté, }
A. Frédéric. }

Méthode.

J. Bernier, } Thème latin.

Sixième.

E. Papillon, } Exercice français.

Septième.

G. Clochette, J. Lapointe, F. Rousseau, C. Tailhond, } Exercice français.

Eléments.

E. Lachance, } Exercice français.
J. Dubé, }

Huitième.

J. Brennan, } Exercice français.

La politique à la petite salle.

Monsieur le Rédacteur,

Depuis quelques jours la Société St-Louis de Gonzague est entrée dans une voie de progrès : de littéraire qu'elle était, elle est devenue politique. Je m'explique, car en voyant les affaires du pays remises entre nos mains, je ne doute pas que plus d'un lecteur ne soit saisi de frayeur, d'autant plus qu'il n'y a pas chez nous de Conseil Législatif : aucune catastrophe n'est à craindre.

Notre gouverneur est M. P. Clément. Il a chargé l'Hon. L. Fortier de former un ministère. Pour ne pas aller trop vite et ne pas causer de déficit à notre budget, nous n'avons que trois ministres, les Hon. L. Fortier, A. Laberge et V. Lessard. Il y a plusieurs portefeuilles vacants, il y en a plus encore de vides, mais sous la direction de l'Hon. J. Gingras, Orateur, tout ira sur des roulettes. Le gouvernement a une forte majorité et ne retirera pas ses mesures.

KONDIARONK.

Notre problème.

Nous avons reçu plusieurs réponses au problème que nous posions dans le dernier numéro de l'Abeyille. Nos jeunes amis évidemment n'ont pas bien compris la situation de Jacques puisque les uns lui font perdre \$10, d'autres \$20, et même un calculateur évalue sa perte à \$30. Un instant de réflexion suffisait pour voir que l'infortuné marchand ne perdait que dix piastres dans toute l'affaire.

Aux amateurs nous offrons aujourd'hui le problème généalogique suivant :

X... se rend à la prison et demande à voir Z..., un prisonnier. — Quelle relation y a-t-il entre Z... et vous ? demande le geôlier. — Je n'ai ni frère ni sœur, mais le père du prisonnier est le fils de mon père. répond X... — On demande quel est le degré de parenté entre X... et Z...

Une réparation.

SIMPLE HISTOIRE.

(Suite.)

" Je n'ai jamais oublié ce qui se passa un jour à la maison de campagne, où nous prenions nos jours de congé. Il y avait là—vous vous en souvenez sans doute—une pièce d'eau, toujours munie de petites embarcations. Quoique l'eau fut assez boueuse et sale, tel quel, cet étang était pour nous une grande source d'amusements.

" Ce jour-là, Bijou avait pris place avec quelques camarades, dans une des embarcations, il est vrai, un peu contre leur gré. On aimait à le voir loin. Bientôt il s'éleva—je ne sais pourquoi—une altercation. On s'échauffa ; les mots piquants se répondent les uns aux autres. A la fin, l'un de nous, profitant du moment où Bijou, tout entier à la riposte, ne se tenait pas sur ses gardes, le saisit et le précipite dans l'eau. Il en sortit, sans avoir sans doute couru de danger, mais tout souillé de limon et de boue. Il alla se plaindre au surveillant. Mais celui-ci, soit qu'il n'eut pas fait attention à ce qui venait de se passer, soit qu'il fût prévenu d'avance contre lui, refusa d'écouter ses plaintes. Bijou voulut insister : pour toute réponse, le surveillant lui enjoignit de garder le silence jusqu'à l'heure du souper.

" C'était assurément un acte d'injustice. Ainsi en jugea la victime ; ainsi

en jugeâmes-nous nous-mêmes, au fond du cœur, bien qu'aucun n'eût le courage de prendre sa défense. Maintenant encore je rougis de cette lâcheté. Bijou fut outré.

"On le sait, mon cher ami, les enfants ont un profond sentiment de l'équité. A l'homme qui se montre juste, ils pardonnent facilement une sévérité même excessive. Malgré tout, ils le respectent, tandis qu'ils finissent par mépriser l'homme bon, mais faible, et qui ne sait pas se faire obéir. Mais le supérieur qui se conduit au gré de ses caprices, de ses préjugés, de ses affections propres; qui agit par humour, ils le détestent, lors même qu'il n'est pas mauvais.

"Assurément ce surveillant, dont je viens de vous parler, n'était pas méchant. Non, il avait le cœur bon; il était même susceptible d'idées grandes et généreuses. Il le prouva bien plus tard par ses actes et surabondamment.

"Devenu prêtre, il fut envoyé par son Evêque, dans ces nouvelles paroisses qu'on appelait alors des *missions*, et qui en étaient vraiment de véritables. Pendant plusieurs années, il y remplit avec autant de zèle que de succès les pénibles fonctions de missionnaire, parcourant sans cesse une grande étendue de pays, et partageant sa sollicitude spirituelle entre plusieurs centres de colonisation, déjà pourvus de chapelles, mais non encore de pasteurs. Vous connaissez sa fin glorieuse. Il était parti un jour avec un seul compagnon, pour porter à un malade fort éloigné les derniers secours de la religion. C'était en hiver, et il fallait traverser la forêt. Surpris sans doute par la nuit et par l'orage, ils s'égarèrent et perdirent leur chemin. Quelques jours après, on les retrouva morts de faim et de froid.

"Mais enfin, ce surveillant, il s'était montré, au moins une fois, dur et injuste. Bijou, déjà aigri depuis longtemps, en ressentit et en conserva un profond ressentiment, qu'il étendit, dans sa rancune, à tous ses camarades, dont il croyait avoir tant à se plaindre.

"On connaît le serment d'Annibal. On se rappelle aussi les paroles de Napoléon Ier, encore enfant, à l'école militaire de Brienne. Ses compagnons d'études se moquaient beaucoup du petit Corse, dont la prononciation italienne défigurait même son nom: ils l'appelaient la "*Paille-au-nez*." Le petit Corse s'en irritait vivement.

"Vois-tu, disait-il à l'un de ses amis, tes Français, je leur ferai autant de mal que je pourrai.

"Pardon, mon cher ami, de m'être laissé aller à ce souvenir, qui tranche trop sur le fond sombre de mon récit. Ne croyez pas non plus que je prétende que Bonaparte obéit dans la suite de sa vie à ce puéril ressentiment. Non; mais Bijou fit très-sérieusement un semblable serment. Il jura de se venger un jour. Certes, il aurait voulu se venger de tout le monde; mais comme cela lui était bien impossible, il se promit du moins d'assouvir sa rancune sur l'un de ceux qu'il

appelait ses persécuteurs. Vous verrez qu'il tint parole.

III.

"Nous avons terminé nos études collégiales. L'étude du Droit à laquelle nous fûmes admis en même temps, succéda à celle des Lettres et des Sciences.

"Bijou se montra d'abord dans cette nouvelle carrière ce qu'il avait été jusqu'alors; puis, les passions aidant, ses mauvaises qualités se développèrent, et bientôt, aux défauts de caractère, se joignirent de véritables vices. Hélas! il ne trouva que trop d'amis disposés à suivre son exemple et à l'encourager dans le mal! Il s'abandonna donc sans retenue au jeu, aux mauvaises compagnies et à la boisson. Libre de tout frein et de toute surveillance—car il n'existait pas alors d'Université catholique, et il suffisait aux étudiants de suivre plus ou moins le bureau d'un patron—il ne put manquer de faire de rapides progrès dans la voie où il s'était engagé.

"Dans les commencements de nos études professionnelles, je n'eus que bien peu de rapports avec Bijou. Sans mener une vie irréprochable, je voulais sérieusement me préparer à ma profession et je me livrais avec assiduité à l'étude. D'ailleurs je n'avais aucun goût pour lui, et ses amis n'étaient nullement les miens.

"Je m'aperçus bientôt cependant que—malgré ma froideur à son égard—il me recherchait, et tâchait de me rencontrer souvent et de me faire partager ses amusements. Je reconnus aussi qu'il mettait dans ses avances et dans ses rapports avec moi une certaine réserve, une sorte de politesse, qu'on ne remarquait pas d'ordinaire dans ses procédés. Devais-je y voir un indice d'amendement? éprouvait-il le besoin de se relever et cherchait-il à s'appuyer sur une force extérieure? en me prêtant, dans une certaine mesure, à ses avances, pouvais-je espérer que, mes amis et moi, nous lui serions utiles dans ce travail de rénovation? Je le crus. J'eus foi dans sa sincérité, et nous agîmes en conséquence. Nous l'admîmes de temps à autre dans notre société. Il vint quelquefois dans ma chambrette d'étudiant. J'allai le soir chez lui. Persuadé, comme je le suis, qu'il n'y a point d'homme absolument mauvais et qu'au fond du cœur le plus dépravé et, en apparence, le plus endurci, il existe toujours quelque fibre encore sensible, qu'il n'est pas impossible de trouver et de faire résonner, j'osai lui adresser des remontrances et des conseils. Il ne s'en fâcha point. Je crus même comprendre—après un certain temps—qu'il se faisait en lui un travail intérieur, et que, à la fin, le bon ange l'emporterait sur le mauvais. Ajoutez à ces considérations la pensée des torts envers lui que je me reprochais, et vous comprendrez ma conduite. J'éprouvais aussi une grande pitié pour sa mère que je connaissais parfaitement. Pauvre mère! j'aurai à vous en parler plus au long. Elle me bénissait de la condescendance que je témoignais à son fils. Elle me remerciait avec effu-

sion de ce qu'elle appelait ma charité, et elle me suppliait, les larmes aux yeux, de persévérer malgré tout dans ces bons procédés.

M. DE SAINTE-CROIX.
(à continuer.)

Choses et autres.

Les pipes en Allemagne.—Ruhla, ville de Thuringe, est l'endroit où l'industrie de la fabrication des pipes est la plus florissante. La production annuelle est de 540,000 pipes d'écume-de-mer véritable et 5,400,000 pipes d'écume-de-mer fabriquée. 4,000,000 pipes de bois, 9,600,000 pipes de porcelaine, si populaires chez le paysan allemand, et 2,700,000 pipes de terre sortent annuellement du même pays. Ajoutons encore 15,000,000 de manches de pipes et 16,000,000 des différents *addita* recherchés plus ou moins par les fumeurs de profession. Enfin nous terminerons cette liste par 12,000 douzaines de boîtes à pipe, 800,000 douzaines de porte-cigare, de pièces d'ambre, etc., et 15,000,000 de pipes faites de différentes substances non indiquées plus haut. Valeur totale, à peu près 5,000,000 de piastres. Tout cela dépensé en fumée chaque année!

On affirme que le professeur Mayer, de Boston, a dernièrement mis une larve de la chrysomelle de la patate dans une fiole d'acide carbonique, afin de l'expédier à un collectionneur européen. Après un voyage de 15 jours dans ces conditions, l'affreux insecte avait encore assez de vie pour dévorer les feuilles de patate à son arrivée en Europe.

Chauffage à la vapeur à Troy.—La pose des tuyaux conducteurs de la vapeur progressent rapidement. La compagnie qui s'engage à fournir ainsi la chaleur aux édifices a déjà eu plus de trois cents demandes. D'après un journal américain le chauffage d'une maison de brique ordinaire à trois étages coûterait 200 piastres pour la pose des tuyaux de conduite, et vingt piastres en sus pour le chauffage d'une année.

Conditions de ce Journal.

L'*Abeille* paraîtra autant que possible une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est 75 centins pour les élèves des maisons d'éducation et \$1.00 pour les autres abonnés, invariablement payable d'avance. Cependant les étudiants des séminaires et collèges pourront payer en trois versements, l'un à la rentrée des classes, l'autre à Noël, et le troisième à Pâques.

Toute lettre d'abonnement, correspondance, etc., doit être adressée à M. E. Verret, Petit Séminaire de Québec, agent général de l'*Abeille*.

Agents: à la petite salle, M. T. Morcier; chez les externes, MM. E. Lamontagne et E. Genest; à Nicolet, M. F. Cormier; à Ste. Thérèse, M. T. Lord; à Rimouski, M. A. Gagnon.